

Collection PRISE 1 n° 97

François Genest
Passager



PASSAGER est le quatre-vingt-dix-septième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à de jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés François Genest et le CANIF,
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2015.

Renseignements : 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2015
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Photographie de couverture : «Defeated» par Florian Schmidt,
sous la licence Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 License
Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost

François Genest
PASSAGER

PASSAGER

Merci à Charles Guilbert, qui a cru en mes idées parfois bizarres et qui a su me pousser à retravailler mes textes comme on polit un diamant.

Merci au CANIF de donner la chance à mes mots d'être lus... par quelqu'un d'autre que ma mère.

Merci à ma famille et à tous ceux qui ont laissé entendre que ça pouvait être intéressant de lire ce qui sortait de mon imaginaire.

Écrire ce recueil fut un long voyage. J'espère que vous me suivrez dans ce merveilleux périple.

L'action est le pantin d'une idée

PRÉFACE

Je suis au milieu de la place. Tout le monde passe, personne ne me remarque. Je suis comme un fantôme. Pas un fantôme qui dérange, qui répond un coup oui deux coups non ou qui fait peur à des enfants jouant à Ouija. Non. Je n'ai pas le droit à cette attention. Même si je suis en plein milieu du chemin, nul ne me lance un regard. Alors, je m'assois et je commence à m'inventer des histoires. Je m'imagine que la personne assise sur le banc d'en face analyse chaque mouvement que je fais. Qu'elle me note sur 10, comme dans une compétition de plongeon... Ce n'est pourtant pas le cas : elle m'ignore. J'échappe mon crayon par terre. Je me lève pour aller le ramasser. Elle ne voit pas que j'existe. Nous sommes pourtant si proches !

Je me mets à regarder les visages des gens qui passent. Je remarque au loin celui de quelqu'un que je connais. Nos regards se croisent. Chacun sait ce que ça implique... Il décide brusquement de changer de chemin afin que nous n'ayons pas à entamer une conversation dont personne ne veut. C'est le rôle d'une connaissance: t'éviter, mais être la première à se vanter de te connaître lorsqu'on parle de toi dans une conversation ! Tout le monde comprend son rôle et l'accepte comme s'il n'y avait pas d'autres possibilités. Je comprends, mais j'aimerais avoir la force de briser ces absurdes conventions. Je voudrais me lever et courir vers lui. Le vieux banc est trop confortable. Je reste assis.

Je continue de laisser errer mon regard. Peu à peu, toutes les personnes qui déambulent devant moi finissent par ressembler à des gens que je connais. Mes yeux me jouent des tours. Ils veulent tellement trouver dans la foule quelqu'un

à qui je pourrais parler! Tout ça n'est que du vent. Tout ça n'est qu'illusion. Maintenant, comment pourrais-je savoir si cette personne que j'aperçois est un de mes camarades ou si c'est mon imaginaire qui est à l'œuvre? J'en arrive à ne plus pouvoir distinguer mes vrais amis de mes amis supposés.

Dans ces moments-là, j'écris.

DÉFILÉ

J'arrive dans la file pour prendre l'autobus. D'un geste sûr, je sors de ma poche mes écouteurs, fort emmêlés. Par où commencer pour venir à bout de ce mélémélo de nœuds? Insouciant, je m'attelle à la tâche.

Mais chaque petit geste augmente de façon exponentielle le nombre de nœuds, qui finissent par n'en former qu'un. L'opération de démêlage se transforme, au fil des secondes, en une guerre entre le Nœud et moi. Et je ne suis pas le favori.

Le Nœud est fait fort. Je ne peux pas me le cacher. Bien que concentré sur mes petits doigts malhabiles, je sens sur moi des regards qui brûlent comme le froid glacial de décembre. Je devine que toute la file se réjouit de me voir faillir à cette tâche dont quiconque vient à bout sans problème.

Je lève un instant la tête pour analyser la situation dans son ensemble. Les yeux ronds des passants sont effectivement fixés sur mes mains. L'un d'eux, un homme d'affaires à la cravate rouge tachetée de mauve, me lance un regard qui fait fondre mon aplomb. Il branle la tête au rythme de sa musique pour me montrer sa supériorité, ses deux petits écouteurs blancs trônant au fond de ses gigantesques oreilles.

J'ai consacré beaucoup trop de temps à ce problème pour abdiquer. Je n'ai qu'une option: réussir. Je ramasse toute la persévérance que j'ai en réserve et redouble d'ardeur. Je tire sur un fil pour l'isoler, mais ça ne fait que resserrer les autres nœuds. C'est comme si je faisais du tricot. Si je continue comme ça, je

vais me retrouver avec un foulard de plastique. Sans ordre, je faufile mes doigts tremblotants entre les fils pour trouver une solution à ce puzzle 1000 morceaux.

Voilà : j'ai perdu le peu de dignité que j'avais avant que me vienne à l'esprit cette idée saugrenue d'écouter un peu de musique. L'autobus arrive. Le temps presse. Je réussis enfin à démêler le plus gros des nœuds, celui qui me narguait depuis de longues minutes. Magie: les fils deviennent soudainement lâches. Le Commandant ayant été abattu, le bataillon est en déroute. Plus aucun nœud coriace à l'horizon. Enfin, je tiens les deux longs fils bien tendus devant mes yeux incrédules.

J'enfonce promptement les écouteurs dans mes oreilles, plonge la main droite dans ma poche pour y trouver mon lecteur Mp3, puis écrase du pouce le bouton. Ne me parvient que le son étouffé du vent trop familier glissant sous l'édicule du métro. Perplexe, je parcours le fil de mes écouteurs et découvre une petite entaille près du connecteur. Qu'à cela ne tienne, mon honneur se met à jouer une musique au rythme endiablé et ma tête s'agite en conséquence de haut en bas. Au moment où la file se met en branle, je lance un regard au monsieur à cravate. L'autobus m'ouvre ses portes. Malgré le silence, je monte les marches une par une telles les célébrités de Cannes, puis je traverse l'autobus jusqu'au fond en me déhanchant comme un danseur cubain.

LA MAJORITÉ

Une grosse banderole est accrochée au mur. Quelqu'un au chapeau conique se tient immobile juste à côté. Les gens se massent autour de lui et prennent des photos comme s'il s'agissait d'une vedette d'Hollywood. Il y a des gens à perte de vue. Ils forment un cercle autour de l'étoile du jour et se mettent à l'applaudir. Présents, chants de réjouissance, confiseries : tout y est. Ils rient et parlent fort.

Un bruit sourd me tire hors de mes pensées. Je jette un coup d'œil vers ma gauche : le wagon de métro arrive avec son vacarme habituel. Le conducteur me regarde avec une attention peu commune. J'ai l'impression qu'il a peur que je saute. Ne t'inquiète pas. Je ne me lancerai pas dans le vide. Pas aujourd'hui. C'est bien connu... on ne se jette pas dans le vide le jour de son anniversaire. Bien que ce ne soit pas encore tout à fait mon anniversaire. Dans 26 minutes et 48 secondes, pour être plus exact, je vais avoir 18 ans. C'est sans doute dans un métro vétuste que je vais atteindre la majorité. Ça pourrait être plus glamour.

Le métro s'immobilise. La porte s'ouvre en faisant un bruit qu'on dirait sorti d'un mauvais film de science-fiction. Tout est noir. Je distingue, dans la pénombre, des têtes qui se tournent vers moi. Une odeur nauséabonde s'échappe du compartiment. Le pseudo-silence qui y plane, rempli de non-dits et de murmures inaudibles, a quelque chose d'irréel. Sans ventilation, sans lumière, un wagon de métro montre ses vraies couleurs : c'est une cage à humains mobile !

Je reste figé devant cette image. Une petite voix à l'intérieur de moi me dit que je devrais attendre la prochaine rame plutôt que de me lancer dans cet antre.

Je fais un pas timide vers l'arrière. Les trois tonalités signalant la fermeture des portes coulissantes se font entendre. Au moment où ces dernières commencent à grincer, un réflexe me pousse vers l'avant : je me faufile. La fatalité a parlé.

Un piège ! Et je suis tombé dedans. Les deux autres wagons de chaque côté, eux, sont complètement fonctionnels. Pleins à craquer, mais fonctionnels. Figé, j'observe la lumière du wagon voisin qui tente de se frayer un chemin dans notre pénombre. Mes yeux accueillent chaque photon en véritable héros. Comme si le rayonnement d'un néon allumé était un exploit technologique!

Soudain, j'aperçois du coin de l'œil une étrange lueur près de moi. Je tourne la tête. Une petite madame usée par le temps et portant un grand chapeau brun qui doit dater des années 30 vient d'ouvrir son téléphone intelligent. Mes yeux parcourent rapidement les autres passagers. Un gamin aux lunettes rondes trop grandes pour lui, une maman aux yeux cernés jusqu'au menton, un ouvrier de la construction qui arbore avec fierté sa camisole trouée, tous ont sorti leur téléphone et, insoucians du drame, tentent de passer au prochain niveau !

Le wagon se remplit un peu plus à chaque station. Personne ne sort, tout le monde entre. L'odeur infecte persiste. Elle est omniprésente : on croirait la voir, la toucher. On ne pourra bientôt plus respirer. Je ne vois pourtant aucun signe de détresse chez les autres passagers. Ils s'empilent les uns sur les autres comme des pièces de *Tetris*. Tellement que je n'arrive pas à étirer le bras pour agripper un poteau. Je suis coincé entre deux colosses : un joueur de football et un illuminé qui donne des petits coups dans les airs pour pratiquer son *jab*.

Captif comme la petite tranche de salami prise au piège entre deux gros pains 1001 grains, je ne parviens même pas à savoir à quelle station nous sommes rendus. Je n'entends plus que le bruit des portes et le souffle du boxeur.

À chaque station, j'aurais envie de fuir vers un wagon plus *normal*. Si seulement ce n'était pas aujourd'hui. . . . Personne n'a pensé à me fêter et je suis pris dans le véhicule le plus glauque de l'histoire. Passer minuit dans un endroit un peu plus joyeux est mon seul désir, et je m'y accroche. Je regarde ma montre. Ne reste que dix minutes.

Le métro se met à aller anormalement vite. Mon corps se presse sur les hanches du joueur de football. Je m'accroche à lui comme si j'étais son sac à dos. Je suis le seul qui semble remarquer l'accélération. Mon nouveau poteau ne s'est même pas aperçu que je m'agrippais à lui et, à côté, le Lucian Bute en devenir, inébranlable, continue sa pratique dans ma direction, me transformant en un ennemi imaginaire. Le métro continue de gagner en vitesse. Tellement que je ne perçois même plus les quelques lueurs qui pénétraient auparavant dans notre prison. Chaque virage me pousse dans une nouvelle direction. Je suis comme un enfant à la garderie : je m'abandonne, rebondissant sur les gens qui m'entourent. J'attends avec grande impatience la prochaine station, qui ne vient pas. Malgré la vive allure du métro, le temps semble s'être figé. Je lance un regard vers ma montre. Reste encore et toujours dix minutes. Les aiguilles ne semblent plus bouger. Je ne verrai jamais le bout du tunnel.

GLACE NOIRE

Une femme sortit par la porte arrière, entra le code pour activer le système d'alarme, puis se retourna. Ce matin, quand elle était arrivée, tout ce qu'elle avait vu, c'était des pare-chocs de voitures mal alignés. Cette nuit : que du vide. Déstabilisée par tant de calme, elle quitta la lumière qui illuminait la porte, puis entreprit sa route vers l'orée du petit boisé, où elle avait laissé sa voiture à l'aube. Avec ses gestes incertains, elle était toute seule à défier l'obscurité qui avait envahi le stationnement depuis plusieurs heures déjà. Même la lune s'était cachée derrière les nuages, privant ainsi de sa maigre lumière les banals murets de béton qui ponctuaient l'espace. Malgré ses hésitations, la dame, toute menue, cheminait sur ce terrain en construction auquel la ville avait jugé bon de donner temporairement la fonction de parking. Le froid était si intense qu'elle s'était résolue à cacher sous une tuque à pompon trop grande sa longue tignasse couleur or qui valsait d'habitude au rythme de ses pas. Enjambant un bloc de ciment éclaté, elle jeta un regard par-dessus son épaule vers la source de lumière qu'elle venait de quitter.

Soudain, son pied percuta un cône orange, qui tomba sur le côté. Quand elle se pencha et tendit le bras pour le relever, elle sentit l'air glacial de cette nuit d'hiver gifler son fragile corps. Elle se redressa, droite comme un piquet, lâcha le cône qui rebondit au sol, puis reprit son chemin, accélérant le pas. Elle sentait le noir s'épaissir derrière elle, comme s'il la suivait. Le talon aiguille de ses longues bottes noires frappant le sol gelé était le seul qui osait s'affirmer en cette nuit pétrifiée. Jetant des regards flottants pour éviter de fixer la noirceur dans les yeux, elle se demanda pourquoi elle avait consenti à finir aussi tard, elle qui

n'abordait jamais le soir autrement que par la fenêtre de son salon exigü. Quand son patron, dont la femme était mal en point, lui avait demandé de finir seule l'inventaire, elle n'avait pas eu la force de refuser.

Plus elle avançait dans l'inconnu, plus sa respiration devenait sonore. Chaque parcelle de néant se transformait au rythme de son imaginaire, tantôt en un vieux monsieur au nez crochu, tantôt en un visage de dinosaure déformé. Elle aperçut enfin, non loin du boisé, sa Mazda protégée grise tachetée de rouille : son unique solution pour fuir. Tout en marchant, elle abandonna son objectif des yeux et plongea sa main dans son sac à main pour y prendre ses clés. Ne les trouvant pas, elle secoua le sac dans tous les sens, mais aucun tintement ne se fit entendre. Trop loin pour faire demi-tour, elle persévéra dans l'espoir d'avoir laissé une portière débarrée. Elle savait pourtant qu'elle avait vérifié systématiquement le verrouillage de son véhicule avant de le quitter.

Elle aurait tout donné pour pouvoir s'enfermer dans sa voiture, à l'abri de toute cette noirceur qui jouait avec elle comme un enfant malmenant un nouveau jouet. De sa petite main tremblante, elle testa chacune des portières. Mais en vain. L'obscurité lui parut se densifier encore, l'abandonnant à l'agitation inquiète qui s'emparait de tout son être. Avec les quelques forces qu'il lui restait, elle se mit à frapper la vitre du côté passager dans l'espoir de la fracasser et d'atteindre le coffre à gants où était rangé son deuxième trousseau de clés. Le son étouffé de la matière percutée laissait présager de l'échec. Elle intensifia les coups jusqu'à ce qu'une douleur intense lui traverse le bras, puis elle recula d'un bond.

Ses yeux patrouillaient les alentours pendant que ses pensées se bousculaient dans son esprit engourdi par le froid. L'idée de passer une minute de plus dans ces ténèbres transforma en spasmes les frissons qui parcouraient tout son corps.

Elle se mit alors à courir pour rejoindre le petit halo de lumière près de la porte qu'elle avait franchie quelques minutes plus tôt. Elle n'avait plus qu'un désir : retourner dans cette rassurante clarté. Entre deux saccades, elle crut entendre un tintement venant de son sac, mais elle poursuivit sa course affolée. Elle fit un bond pour éviter un obstacle métallique givré. La friction sur la courte surface de son talon ne fut pas suffisante : son pied glissa et son corps fut projeté dans les airs. Elle se laissa chuter dans le noir, qui feignit de l'attraper. Son crâne, se fracassant sur une plaque de glace, émit un son creux qui retentit dans le stationnement vide, avant de laisser la place à un silence morbide.

JARDIN SECRET

Par ce bel après-midi d'été, le soleil cognait fort, comme un scout qui frappe à toutes les portes un samedi matin. Malgré l'imposant chapeau de paille, de grosses gouttes de sueur glissaient sur le front de l'homme accroupi, qui ne lâchait pas pour autant du regard les fleurs fraîchement plantées. Un sourire se dessina sur son visage épuisé. Il avait tout laissé derrière lui pour trouver cette quiétude qu'il croyait inatteignable : famille, amis, travail. Tout ce qu'il lui restait, c'était la modeste cabane en bois, et ces frêles fleurs. Loin de la ville et de son ancienne vie, il pouvait passer tout son temps à jouir de son travail de jardinier. Rien ne l'en détournait.

Soudain, un regard lui frôla le cou. Il se retourna en coup de vent : rien. Il sentait pourtant une présence. Il scruta attentivement les alentours, déterminé à trouver ce qui l'avait sorti de son état de béatitude : aucun oiseau, aucun animal. Ses yeux cherchèrent plus loin, vers le bois à l'extrémité de sa terre. Ça ne pouvait venir que de là. Il laissa ses fleurs et marcha en direction de l'érable posté à l'orée de la forêt. L'arbre gigantesque, comme un portier, semblait chercher à lui bloquer le chemin. Il le contourna pour entrer dans la forêt dense. C'était la première fois qu'il y mettait les pieds.

Il était obnubilé par cette mission : trouver ce qui l'observait. Chaque pas qu'il faisait chassait un peu plus sa peur, rationnelle, de l'inconnu. Il avançait rondement en jetant des regards dans toutes les directions. Rien ne bougeait autour de lui. Plus il s'enfonçait, plus la canopée cachait les rayons du soleil. Une pénombre envahissait les lieux. Après quelques minutes, il s'arrêta, fit un rapide tour sur lui-même et comprit qu'il était perdu.

La forêt tenait sa destinée entre ses branches. Les arbres semblaient se rapprocher. Il avait de la difficulté à respirer tant ils se collaient à lui. Sa main entra en contact avec l'écorce d'un vieux pin abîmé par le temps. Son index, comme l'aiguille lisant un vinyle, fouillait chaque cavité, faisant vibrer ses nerfs. À travers les blessures de l'arbre, il lisait sa propre histoire. Il sautait d'un chapitre à l'autre, revoyant dans sa tête toutes les péripéties qu'il avait connues. Il en retrouvait chaque son, chaque image. Tourmenté, il laissa l'arbre meurtri et reprit sa route.

Un rayon de lumière apparut plus loin, laissant présager la fin de la forêt. Il courut pour y parvenir, remplit ses poumons d'une grande bouffée d'air frais et, écarquillant les yeux, découvrit qu'il n'y avait que du vide en face. Il avait peur des hauteurs, mais son désir de retrouver l'espace grand ouvert le poussa à avancer un peu plus sur la langue de terre surplombant l'abîme. Quelques mètres devant lui, il remarqua un grand miroir. S'y trouvaient tous les membres de sa famille l'un à côté de l'autre, vêtus de vêtements funèbres. Il tendit la main vers la glace, toucha la main de son père, puis tous disparurent en fumée. Il ne resta plus dans le miroir que lui-même et, près du reflet de ses pieds, une fleur fanée.

UNE DERNIÈRE FOIS

Un cri strident perturbe les oreilles de l'auditoire. Tous les yeux sont rivés sur la femme qui vient de causer cet éclat. Elle se met à vaciller, puis tombe à genoux devant la foule. Sa chute produit un fracas qui ébranle les spectateurs, impuissants. Le micro, qu'elle tenait fermement dans sa main, pend à quelques pouces du sol, très loin de sa bouche. Sa tête est penchée, comme celle d'un prisonnier qui s'apprête à se faire exécuter. Elle ressent le poids de ses bourreaux qui la regardent avec stupéfaction et mépris. Incapable de faire face à la musique, elle relève quand même un peu la tête; très légèrement, mais assez pour apercevoir les hommes et les femmes qui composent son public. Elle est désormais incapable de croiser leurs regards. Tout est flou. Elle sent son être s'enfoncer dans une matière gélatineuse. À travers le brouhaha général, elle réussit quand même à distinguer quelques huées et à deviner les couteaux lancés par des yeux ahuris. Tant bien que mal, son esprit tente de les esquiver. Mais son corps s'alourdit à chaque coup qu'elle encaisse. Elle est au bord du K.O. technique.

Il y a quelques minutes à peine, elle maîtrisait cette scène comme nulle autre. Le public, bien qu'engourdi au départ, était sur le point d'exulter en scandant son nom, de se jeter vers la scène pour la toucher... Tout ça, c'était avant cette note. Une note de trop. La note que tout le monde attendait, celle qui faisait sa renommée depuis le début. Elle était bien positionnée, les deux jambes stables, comme coulées dans le béton, et pouvait compter sur une superbe technique. Levant la tête vers le ciel, elle avait ouvert la bouche toute grande et... un cri bestial.

Il y a quelques années à peine, elle n'en aurait pas fait une histoire. Elle se serait aussitôt relevée et aurait raconté une petite blague avant de poursuivre son spectacle. Le public aurait froncé les sourcils, mais l'aurait trouvée sympathique. Elle aurait ensuite enchaîné avec de pseudo prouesses vocales qui impressionnent l'auditeur naïf et serait sortie de la scène, une fois de plus, sous un tonnerre d'applaudissements. Cette fois-ci, c'était différent. Son corps avait refusé de se battre. Le cri avait déchiré ses cordes vocales et fissuré son esprit.

Elle est devant tous ces gens. Seule. Des gens qui ont sacrifié une soirée pour venir s'asseoir devant elle. Et la voilà maintenant qui les supplie à genoux de lui témoigner un peu de pitié. Des centaines de personnes qui ont le pouvoir de mettre fin à des années de travail, comme César baissait le pouce dans l'arène lorsqu'il était ennuyé.

Son attention est soudain attirée par une petite fille assise avec ses parents dans les premières rangées. Elle porte un chandail rouge sur lequel on peut voir un micro entouré de dizaines de petites notes de musique scintillantes. Elle a une longue crinière blonde, des yeux d'un bleu perçant et un nez distinctif, droit comme une flèche. Elle a tout pour être une vedette. Dans ses yeux brillent la fougue et l'espoir qu'elle-même avait eus. L'espoir de vivre ce rêve de la grande scène. Relevant la tête, la chanteuse plante son regard dans celui de la petite fille : elle n'a jamais vu auparavant une telle assurance et une telle passion. À cet instant, elle comprend que c'est son tout dernier spectacle.